

été profondément ébranlée, et le médecin qu'on fit appeler prescrivit des calmants et le repos le plus absolu.

Mais Mathilde, malgré sa douceur habituelle, se montra dans cette circonstance, une malade fort peu docile. Soumise et patiente jusqu'au soir, elle voulut absolument se lever à la tombée de la nuit, et descendre au salon pour y recevoir M. de Rieux... Pauline résista d'abord, et s'efforça de faire respecter l'ordonnance du médecin, mais comme cette résistance augmentait la fièvre de sa belle-sœur, la jeune femme finit par céder, tout en protestant : elle eut bientôt lieu, néanmoins, de s'applaudir de sa faiblesse, car aussitôt que mademoiselle d'Hérouville fut en présence de son fiancé, un mieux sensible se manifesta, la fièvre s'évanouit et la souffrance disparut comme par enchantement, tant il est vrai que le bonheur est le plus infallible des remèdes... Dans le cours de cette même soirée, Tancrède se rendit à l'hôtel la Roche-Lambert pour y prendre des nouvelles du vieux duc. Il revint avec une physionomie visiblement attristée.

— Mon Dieu, mon ami, qu'y a-t-il donc ? lui demanda Pauline.

— J'ai grand peur, répondit le marquis, que le fâcheux événement de la nuit dernière ne porte un coup fatal au noble vieillard.

— Est-ce que M. de la Roche-Lambert se trouve plus mal ?

— Oui, son état est grave... une deuxième attaque est survenue ce matin ; les médecins craignent une paralysie complète, et redoutent un dénouement prochain et funeste...

— Ah ! mon ami... murmura la jeune femme avec un chagrin sincère, quelle désolante nouvelle ! est-ce que tout espoir est perdu ?

— Non, pas encore, grâce au ciel ! le duc est d'une constitution vigoureuse, et malgré son grand âge il peut en rappeler, mais cet espoir est bien vague et bien incertain ! J'irai chaque jour m'instruire en personne à son hôtel, et si par miracle il résiste à l'assaut terrible qu'il vient de subir, je veux être un des premiers à lui témoigner toute ma joie de son rétablissement...

Laissons s'écouler une semaine. Tancrède et M. de Rieux, nos lecteurs le savent, avaient écrit tous deux en même temps à l'oncle d'Hector, le vicomte de Reilly, en lui demandant de venir à Paris sans délai pour y fixer le jour du mariage de son neveu avec Mathilde d'Hérouville et pour assister à la cérémonie nuptiale... Le marquis, et surtout le comte, commençaient à trouver que la réponse se faisait longtemps attendre... Hector, pressé d'être heureux, comme le sont naturellement les amants bien épris, s'irritait presque de ce retard ! qui lui semblait inexplicable, et songeait à reprocher à son oncle dans une nouvelle épître, de partager mal son impatience légitime... Le jeune homme hésitait encore cependant, avant de prendre ce dernier parti qui ne lui paraissait pas suffisamment respectueux vis-à-vis d'un vieillard auquel il avait voué une affection toute filiale.

— Si demain rien n'arrive, se dit-il enfin, j'écrirai de nouveau... le silence de mon oncle m'inquiète... il faut absolument que la cause de ce silence me soit révélée... je me fixe la journée de demain comme dernier délai !

La nuit passa sur cette résolution décisive.

Dans la matinée du jour suivant, Hector fut réveillé par son valet de chambre qui, debout auprès de son lit, lui présentait une lettre sur un plateau d'argent. M. de Rieux saisit cette lettre et il eut peine à retenir un cri de joie en voyant sur l'enveloppe le timbre de Reilly le Vicomte... Le large cachet de cire rouge portait l'empreinte nette et profonde des armes de M. de Reilly, seulement l'adresse n'était pas écrite de la main du vieux gentilhomme. Le fiancé de Mathilde ne se préoccupa point de ce détail ; il brisa le cachet, déchira l'enveloppe et déploya la feuille épaisse et résistante comme du parchemin... A peine ses yeux venaient-ils de se fixer sur les premières lignes qu'une extrême pâleur envahit le visage du jeune homme dont l'expression devint sombre et douloureuse.

— Mon Dieu ! balbutia-t-il, est-ce possible ? oh ! mon seul parent !... mon oncle bien-aimé !

Et de grosses larmes inondèrent ses joues...

Voici quelle était la lettre dont le début produisit sur Hector une si pénible impression :

— Monsieur le comte,

— C'est avec un désespoir véritable que je prends la plume, connaissant le cœur de monsieur le comte et sachant combien il souffrira du coup inattendu qui va le frapper, car, trop probable que monsieur le comte ne reverra plus vivant son excellent oncle, mon honoré maître.

— Monsieur le comte n'ignore pas que depuis plus de quarante ans j'appartiens à la maison de M. le vicomte de Reilly, à la personne duquel j'ai eu l'honneur d'être attaché dès ma jeunesse, en qualité de second valet de chambre d'abord, puis de premier, et enfin avec le titre et les prérogatives d'intendant, et investi de toute la confiance de mon maître, confiance que j'ai justifiée de mon mieux... M. le vicomte daignait souvent s'entretenir avec moi, son humble serviteur, des choses qui l'intéressaient et l'espoir du prochain mariage de monsieur le comte l'intéressait plus que toutes les autres.

— M. le vicomte, mon maître, avait été souffrant, monsieur le comte le sait bien, mais il s'était complètement rétabli et ses forces revenaient si parfaitement que j'en tirais le meilleur espoir d'une longue prolongation de sa vie dont il faisait un si digne usage.

— Il y a quatre jours, sur le soir, M. le vicomte reçut de Paris deux lettres qui avaient eu du retard en route... l'une de ces lettres était de monsieur le comte...

— Après les avoir lues, mon honoré maître parut très joyeux et daigna me dire :

— Raimbaud, je reçois de bonnes nouvelles, des nouvelles qui rajeunissent de vingt ans ! Je suis au comble de mes vœux ! Mon cher neveu, le comte Hector de Rieux, n'attend plus que moi pour son mariage, et, mordieu !... je ne veux pas le faire attendre longtemps !...

— Je me permis de demander :

— Est-ce que monsieur le vicomte se propose d'aller à Paris ?...

— Oui, certes, j'y veux aller ! me répondit mon excellent maître, et je t'emmène avec moi ! le voyage est long et je suis vieux, mais, bah !... je te répète que je me sens tout rajeuni et je suis certain que j'arriverai à bon port...

— L'allégresse transportait M. le vicomte, il se frotta les mains et il ajouta :

— Nous partirons dans deux jours, mon brave Raimbaud... veille à ce que la chaise de voyage soit en bonne état, et fais graisser les roues... dirige mon valet de chambre, qui est un peu neuf, et qu'il s'occupe des bagages sous ta direction... enfin donne l'ordre de commander les chevaux de poste pour après-demain à midi. Je vais répondre tout de suite à mon neveu... Ah ! le cher enfant, qu'il me tarde de le presser contre mon cœur, et d'embrasser aussi sa charmante fiancée !...

— M. le vicomte s'assit à son bureau : il prit une belle feuille de papier et une plume, mais au moment de commencer il se ravisa.

— Ma lettre ne peut plus partir aujourd'hui, dit-il, j'écrirai demain...

— Le lendemain, M. le vicomte déjeuna de bon appétit et en sortant de table demanda sa canne et son chapeau.

— Je vais faire un tour dans le parc... me dit-il, j'écrirai en rentrant... accompagne-moi.

— Je m'empressai de lui obéir.

— Mon excellent maître marchait d'une façon leste et dégagée et sifflait entre ses dents un petit air joyeux du temps de sa jeunesse.

— J'avais peine à le suivre, quoique je suis son cadet de plus de dix ans, et je pensais en mon particulier :

— Le digne seigneur dépassera très-certainement la centaine ! que le bon Dieu en soit béni !

— Au bout d'un quart d'heure, M. le vicomte ralentit le pas et se tourna de mon côté...

— Sa figure me parut si changée qu'une grande frayeur s'empara de mon esprit...

— Raimbaud, murmura-t-il d'une voix sourde, la terre tremble... soutiens-moi...

— Et il chancelait tout en parlant...

— Je me précipitai, et je reçus mon maître dans mes bras en m'écriant :

— Monsieur le vicomte, au nom du ciel, qu'avez-vous ?

— Je ne reçus aucune réponse.

— Mon pauvre cher et excellent maître venait de perdre connaissance...

Arrivé en cet endroit, Hector fut obligé d'interrompre sa triste lecture. Les larmes obscurcissaient ses yeux. Enfin, au bout de quelques secondes, il dompta son émotion et il continua :

— Nous étions en ce moment trop loin du château, M. le vicomte et moi, pour qu'il fût possible d'appeler au secours avec quelque chance d'être entendu, et d'un autre côté je ne voulais pas abandonner mon maître, ne fût-ce que pendant une minute, dans l'état où il se trouvait...

— Le bon Dieu me vint en aide visiblement... il me donna la force de porter M. le vicomte jusqu'à l'habitation, chose dont je me serais cru tout à fait incapable. Je déshabillai mon excellent maître, je le couchai dans son lit, puis je donnai l'alarme aux valets et j'envoyai en toute hâte chercher un médecin...

— Le docteur ne se fit point attendre, il hocha la tête avec une inquiétude manifeste, et pratiqua une saignée abondante...

— L'effet de cette saignée fut presque immédiat, et j'eus un instant de grand espoir en voyant mon excellent maître reprendre connaissance, ouvrir les yeux et tourner vers moi ses regards...

— Je saisis une de ses mains et je la couvris de baisers, en balbutiant : Comment se trouve monsieur le vicomte ?

— Hélas ! en ce moment il me sembla sentir mon cœur se briser dans ma poitrine... Les lèvres de mon maître s'agitèrent pour me répondre, mais aucun son ne sortit de sa bouche et son visage exprima l'angoisse la plus profonde et la plus douloureuse...

— Le médecin m'entraîna hors de la chambre, et me dit :

— La langue de M. de Reilly est paralysée... Je ne puis vous dissimuler que l'état du malade me semble désespéré... d'une heure à l'autre la paralysie peut gagner les organes essentiels, et tout sera fini...

— Deux jours se sont écoulés depuis lors sans amener de changements dans la situation de mon maître bien-aimé...

— Enfin, ce matin, M. le vicomte parut recouvrer quelques forces et me fit comprendre par signes qu'il voulait écrire...

— Je plaçai sur son lit un bureau portatif et je mis une plume dans sa main... cette main défaillante traça quelques mots à peines lisibles... je vins pourtant à bout de les déchiffrer... les voici : *mon neveu... le comte de Rieux... le voir... et mourir...*

— C'en était assez pour me faire comprendre la volonté suprême, le suprême désir de mon maître...

— C'est pour obéir à cette volonté que je vous écris, monsieur le comte, et que je me permets de vous dire : Au nom du ciel, hâtez-vous, et puisse Dieu, dans sa bonté, permettre que vous arriviez assez tôt pour recevoir le dernier souffle et le dernier baiser du noble vieillard qui vous appelle et qui vous attend...

Les formules habituelles du plus profond respect et du plus inaltérable dévouement terminaient cette lettre.

Nos lecteurs n'auront point de peine à le comprendre, dans une nature comme celle d'Hector, il ne pouvait y avoir l'ombre d'une hésitation. A défaut de la tendresse profonde qu'il ressentait pour son oncle, le devoir seul aurait suffi grandement à dicter sa conduite... Il essuya les larmes abondantes qui ruisselaient sur ses joues ; il s'habilla rapidement ; il prit le chemin de l'hôtel d'Hérouville et fit prévenir Tancrède qu'il le priait de vouloir bien le recevoir sur-le-champ, malgré l'heure matinale.

Le marquis d'Hérouville, avons-nous besoin de le dire, ne fit point attendre le fiancé de Mathilde, et donna l'ordre de l'introduire à l'instant même.